

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

André CHAPERON

Chronique

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1923, tome 22, p. 87-89

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

Chronique

... Au dehors, le soleil darde ; dans l'ombre bienheureuse des classes, derrière les longs rideaux crème, nous évoquons Homère et Virgile et Horace. A chaque fois que le vent nous apporte quelque fraîcheur, nous soupirons, car la chaleur du jour nous paraît plus pesante et nous nous penchons ardemment sur nos classiques, tâchant d'oublier toute misère, et rêvant, comme le divin Virgile,

Dulcis aquæ saliente sitim restinguere rivo.

Pourtant malgré le soleil de juin, nous sommes partis en grande promenade, un clair matin d'azur rose, nous éparpillant sur les sommets voisins. Les Rhétoriciens grimèrent aux Rochers de Naye, pour faire, entraînés par l'exemple de M. Léon, des glissades sur les pentes de neige. Ils en redescendirent les bras chargés de narcisses, malgré la « sévère interdiction ». Puis l'eau enchanteresse et miroitante les attirant, ils eurent le loisir de l'entendre clapoter aux flancs de leurs petites barques, de noyer leurs yeux dans le bleu du ciel et le bleu du Léman. Ce lac si tranquille, ils se l'imaginèrent dans une sourde colère, lançant ses grands élans fous et ses sanglots sur le rivage. Leur illusion fut telle que, comme par enchantement, leurs rames se brisèrent...

Les Humanistes, toujours intrépides et rêvant sans cesse de hautes altitudes, de corniches et de varappe, partirent pour le Chamossaire, tandis que les Physiciens, s'en allaient faire des sciences à Barberine. Ils sont revenus lourds de vertige, car, ô Esprit humain,

Tous ceux qui de ton œuvre orageuse et sublime
S'approchent sans effroi,
Reviennent en disant qu'ils ont vu des abîmes
En se penchant sur toi.

Chaque classe fit sa promenade. Mais le souvenir en est trop lointain pour que je puisse énumérer tous les buts pittoresques et originaux, choisis. Tous assurément revinrent charmés de cette sortie sous le grand soleil et dans la nature, délicieuse ou sauvage...

La semaine suivante, nous eûmes le plaisir — et nous

remercions nos Supérieurs de nous avoir accordé cette faveur — d'assister à la représentation donnée par le « Cercle » de St-Maurice. « Pour Servir », de Lavedan, pièce intéressante et pathétique, figurait au programme. Puisque « quiconque veut critiquer tout, est un Zoïle, et quiconque ne critique rien, est un sot », il faut dire, pour ne paraître ni l'un ni l'autre, que l'interprétation a été, sinon parfaite, du moins excellente.

Puis arriva la St Louis. Notre classe, anticipant la fête, visita les Salines de Bex le jour précédent, sous la compétente direction de M. Mariétan. Ce fut charmant. Mais certains exercèrent leur patience et apprirent à réprimer leur humeur dans ces galeries interminables, basses, envahies par l'eau, puantes de soufre, suintantes de sel. Ils se dévoilèrent dans la recherche des cristaux. Tels des chercheurs d'or ou de vulgaires canards, ils barbotaient dans l'eau, plongeaient à la lueur tremblotante des lanternes, leurs mains dans des monceaux de boue, pour en sortir de petits cailloux, parfois cubiques, souvent informes. En vérité, ce groupe de fantômes errant dans une caverne, ne manquait pas d'un certain cachet féerique et hilarant.

... Le lendemain, nous étions tout oreille au magnifique sermon de M. l'Abbé Davarend. Ce fut une joie de voir revenir à cette grande fête celui qui nous prêcha la retraite en octobre, et que nous avons tant apprécié. Ses belles allocutions à l'Abbaye et à Vérollez nous émurent franchement. Merci à vous, d'être venu, Monsieur l'Abbé !

Cependant, nous attendions la promenade à la montagne, à ce merveilleux coin des Giettes, où l'air est pur, où l'air est frais, où l'on dîne « sub divo », où l'immense panorama vous change un peu de la contemplation du rocher familier. Les plus zélés grimpent à Valère et au glacier ; et les moins zélés, satisfaits et suants d'avoir monté pendant deux heures, s'en vont sous les sapins sombres et les clairs mêlèzes, attendre, en sommeillant, l'heure du chocolat.

... Et voici venue la fin de l'année. On assiste au cours par acquis de conscience ; les examens se terminent sans trop de conviction, ni d'ardeur. Pensez donc : nos acteurs jouent Iphigénie ! Qui serait assez barbare pour ne point

se laisser prendre au charme puissant des vers raciniens, et leur préférer l'aridité des thèmes et des théorèmes ?...

A toutes ces distractions — qui suffiraient à prouver que l'on n'est pas au collège pour travailler toujours — ajoutez une belle causerie de M. Ghéon qui nous tint longtemps sous le charme de sa poésie si délicate et originale. Un merci bien sincère à M. Ghéon et à tous ceux qui contribuèrent à nous procurer une si agréable soirée...

Et maintenant, ami lecteur, dans quelques heures les lauréats vont être acclamés et, modestement souriants, recevoir leurs prix sur la scène. L'Abbaye redeviendra silencieuse. Et nous, qui écrivons cette dernière chronique, ce n'est pas sans un serrement de cœur que nous pensons à toute notre vie d'escolier, à cette année qui vient d'expirer. Ami, regarde plus loin que les gaîtés et les tracasseries — légères, j'en conviens — dont ces chroniques ont été parsemées ; vois combien il faut de soin pour former l'âme d'un jeune homme, et quelle doit être notre reconnaissance. Et si tu as, comme nous, la joie de rhétoricien accompli, de bachelier, et le regret qu'ont nos aînés de quitter « notre » Abbaye, tu comprendras dans quels sentiments nous écrivons au bas de cette page :

FIN.

André CHAPERON, Rhét. (avec le bienveillant, rapide et intermittent concours de M. VIATTE, Phys.)